ÉTUDES TRADITIONNELLES

76e ANNÉE AVRIL – MAI – JUIN 1975 No 448

LE FRUIT DÉFENDU

La Genèse nous informe qu'il y avait au centre du Paradis terrestre l'arbre de Vie, et qu'un autre arbre était celui de la connaissance du Bien et du Mal ; les fruits de ce deuxième arbre étaient défendus à l'homme. L'arbre central est celui de la connaissance synthétique ou unitive : c'est voir les accidents, ou les contingences, dans la Substance ou en fonction d'elle. L'arbre défendu est celui de la connaissance séparative : c'est voir les accidents en dehors de la Substance et en oubliant celle-ci, comme si les accidents étaient des substances autonomes, ce qui aboutit pratiquement à la négation de la Substance une ; ce fut là le péché du premier couple humain. Or pour une perspective volontariste et pénitentielle, qui voit le mal avant tout dans la passion de la chair, la tentation est grande de voir la chute dans l'acte sexuel ; en réalité, la cause de la chute ne saurait être dans une loi positive de la nature, elle est uniquement dans le fait de détacher les biens naturels de leur Source divine, de les vivre en dehors de Dieu et de s'en attribuer la gloire et la jouissance. Le péché d'Adam et d'Eve fut moins une action extérieure déterminée que le fait de se placer en dehors du Centre divin : d'isoler — dans l'acte de connaissance ou de volonté — et le sujet et l'objet, donc de les retrancher pratiquement, bien qu'illusoirement, de Dieu, qui en fin de compte est seul Sujet et seul Objet ; ce faisant, le premier couple humain commit nécessairement un acte principal de désobéissance.

Les interprétations téologiques de l'arbre défendu ne sont pas toujours concluantes : ainsi, reconnaître que le premier homme avait nécessairement le discernement moral, puis prétendre que le péché originel fut l'usurpation de la faculté — réservée à Dieu — de décider ce qui est bien et mal, c'est pour le moins

contradictoire. Car si Adam avait le discernement moral, il avait par là même la faculté de l'appliquer, et la tournure « décider soi-même ce qui est bien et mal » n'a aucun sens, à moins qu'elle ne signifie le désir d'aller à l'encontre du discernement ; mais dans ce cas il y a violation d'une faculté humaine et non usurpation d'un privilège divin. En outre, dire qu'en décidant ce qui est bien et mal, l'homme se met à la place de Dieu, c'est insinuer que le bien et le mal résultent d'une décision divine, c'est-à-dire d'un verdict dont nous pouvons ignorer les causes, et non de qualités ou circonstances objectives ; c'est là une opinion qui nous ramène à certaines outrances de la théologie asharite. De toute évidence l'évaluation morale, que sa portée soit extrinsèque ou intrinsèque, circonstancielle ou essentielle (1), n'a rien d'arbitraire : est mal, soit ce qui par sa nature ou sur le plan de sa manifestation s'oppose à Dieu (2), soit ce qui *de facto* est nuisible à l'homme, l'intérêt supérieur primant toujours l'intérêt inférieur. Rappelons à ce propos, bien que la chose aille de soi, qu'un bien *objectif peut être subjectivement un mal pour tel* individu ou tel genre d'hommes, et inversement ; pour des raisons d'opportunité, la morale codifiée et simplificatrice admettra plus facilement ce second point de vue que le premier, en ce sens qu'elle appellera volontiers un « mal » tout bien moralement ou socialement inopportun.

***

Mais que signifie, dans la Genèse, l'idée que la connaissance du Bien et du Mal est un privilège de Dieu ? Cela signifie que Dieu seul peut vouloir tout ce qu'Il veut, parce que Dieu seul est le Souverain

---

(1) Il convient notamment de distinguer entre les règles de conduite et les vertus.

(2) Rien ne peut s'opposer absolument à Dieu puisque rien d'existant ne sort de la Possibilité divine ; l'oppostion apparente n'est par conséquent que symbolique et transitoire, mais elle n'en est pas moins réelle sur le plan de sa relativité, ce qui est un exemple de plus de ce que nous avons appelé plus d'une fois — paradoxalement mais inévitablement — le « relativement absolu ».

Bien et que, de ce fait, Il ne peut vouloir que le bien (3) ; seul l'absolu Bien a droit à l'absolue Liberté, seul Lui la possède, ce qui revient à dire qu'Il la possède par définition. Dans quel sens le péché du premier couple humain fut-il une usurpation d'un privilège divin ? En ce sens que ce couple, en mangeant le fruit défendu, agit comme s'il était le Souverain Bien, à qui toute possibilité est ontologiquement permise ; c'est-à-dire qu'Adam et Eve attribuèrent au relatif les droits de l'Absolu. Positivement, l'arbre de la science du Bien et du Mal est la Toute-Possibilité en tant que Liberté divine ; négativement ou restrictivement, il est cette Possibilité en tant que, se déployant dans l'Existence, donc vers le bas si l'on veut, elle s'éloigne nécessairement de la Source divine.

Sous ces derniers rapport, l'arbre de la distinction du Bien et du Mal marque la *Mâyâ* « impure », celle qui descend, disperse et en même temps épaissit et alourdit ; c'est la Possibilité cosmique, mais sous son aspect inférieur et centrifuge. Aussi n'est-ce pas sans raison que cet arbre est le séjour du serpent instigateur de la chute : le serpent représente en effet, selon son symbolisme négatif, le mode luciférien et ténébreux de la tendance démiurgique ; il devait donc se trouver au Paradis primordial à titre de virtualité du mal, étant donné qu'Eden se situe en effet sur la voie de l'expansion cosmogonique. Le Jardin céleste par contre se situe sur la voie du retour et préfigure à sa manière l'Apocatastase ; la tendance centrifuge s'y trouve par conséquent neutralisée, elle est statique et non dynamique ; elle opère les limitations existentielles au sein de la Béatitude, mais ne saurait briser le cadre de celle-ci. Le Paradis terrestre était situé dans la dimension corruptible ; le Paradis céleste en revanche est au-delà de cette dimension, il est relatif sans être instable ; il vit de la Lumière incorruptible qu'offre la proximité de Dieu. Le Paradis descendant est comme suspendu à la liberté

(3) Asharî l'a bien compris, mais il l'a bien mal exprimé — et l'a poussé à l'absurde — en soutenant qu'une injustice de la part de Dieu, si elle était possible, serait de la justice.

humaine, alors que le Paradis ascendant est fondé sur la seule Grâce divine.

***

Quand Dieu semble faire ce qui, de la part de l'homme, serait un mal,Il le compense par un plus grand bien, un peu comme la guérison compense l'amertume du remède ; ceci résulte nécessairement du fait que Dieu est l'absolu Bien et qu'Il comporte par conséquent dans sa nature une qualité compensatoire qui exclut le mal en tant que tel. Or l'homme, n'étant pas nécessaire, est par définition contingent, et étant contingent, il ne saurait bénéficier de la nature compensatoire qui résulte de l'Absoluité ou de l'Infinité ; le mal que l'homme fait n'est pas une virtualité de bien, c'est un mal pur et simple parce que l'agent humain est fragment et non totalité, accident et non substance.

Nous pourrions dire aussi que le Créateur a essentiellement droit — de par sa nature unique et inimitable — à une vision séparative et descendante des possibilités, parce que cette vision ne sort pas du Sujet divin ; Dieu est Unité et Totalité, tout se trouve en Lui, Il ne peut donc pas pécher en sortant de Lui-même, comme le fait l'homme, dont l'existence se limite à une individualité et dont l'acte affecte des existences autres que la sienne propre. L'homme, qui doit contempler Dieu en son cœur, ne saurait avoir droit *a priori* à la vision séparative, descendante et créatrice, car cette vision le sort de lui-même et le sépare de Dieu ; mais la vision séparative une fois acquise, — de par une Providence paradoxale, — l'homme doit subordonner ses œuvres à l'inspiration divine.

L'homme ne peut être libre qu'en Dieu, car il n'a pas comme Dieu son centre en lui-même, sauf en un sens relatif et par participation indirecte, sans quoi il ne serait pas homme. Il y a donc un point, dans l'homme, où celui-ci doit renoncer librement à sa liberté ; étant déiforme, il doit en même temps reconnaître qu'il n'est pas Dieu, et il doit le reconnaître sur la base même de sa déiformité, c'est-à-dire

en vertu de son intelligence totale, donc capable d'objectivité.

***

En s'aimant, Adam et Eve aimaient Dieu ; ils ne pouvaient ni aimer ni connaître en dehors de Dieu. Après la chute, ils s'aimaient en dehors de Dieu et pour eux-mêmes; et ils se connaissaient comme des phénomènes séparés et non comme des théophanies ; ce nouveau genre d'amour fut la concupiscence, et ce nouveau genre de connaissance fut la profanité. D'une part, l'homme regardait désormais les choses dans leur phénoménalité isolée et brute, et d'autre part, il était devenu insatiable ; il était devenu *homo faber,* constructeur et producteur ; il œuvrait cependant encore sous l'inspiration divine, — il n'y a pas d'inventions primordiales, — car il s'était réconcilié avec Dieu et l'invention proprement dite était réservée à des phases ultérieures de la chute (4). Le danger de productivité prométhéenne ou titanesque explique d'ailleurs l'interdiction des images chez les Sémites monothéistes, d'origine nomade, qui tendent à maintenir l'homme dans une sorte d'improductivité voisine de la simplicité primordiale ; les symboles bibliques du « péché créateur » sont la tour de Babel et le veau d'or (5).

« Et ils virent qu'ils étaient nus » : leur intelligence et leur volonté, de même que leur manière de sentir, s'étaient extériorisées, et par là même leur amour s'était détaché de l'essence divine des choses et s'était transmué en concupiscence ; reflets du divin Soleil sur l'eau de l'Existence, ils s'étaient pris pour le Soleil en oubliant qu'ils n'étaient que reflets, et ils eurent honte des conséquences humiliantes de cette erreur. Si dans le symbolisme biblique et korani-

---

(4) Telles l'Antiquité dite classique, la Renaissance, le XIXe siècle.

(5) Au point de vue des peuples pratiquant traditionnellement les arts plastiques, l'*Artifex divin* se place dans le sujet humain, c'est donc Dieu qui opère à travers l'homme et qui crée ou produit l'œuvre ; celle-ci aura une vertu intériorisante, non extériorisante comme dans l'art proprement « idolâtre » ou profane.

que les parties sexuelles évoquent la honte et l'humiliation, c'est parce qu'elles rappellent à l'homme la passion aveugle et déifuge, qui est indigne de l'homme puisqu'elle lui ravit son intelligence et sa volonté ; mais il va de soi que cette perspective morale, ne résume pas toute la vérité et que le symbolisme positif de la *nuditas sacra* est beaucoup plus profond : d'une part, il évoque la semi-divinité de l'homme primordial, et d'autre part, il entend nous ramener de l'accidentalité, qui est diverse et extérieure, vers la substantialité, qui est simple et intérieure. Au demeurant, la Bible ne reproche pas à Adam et Eve leur nudité ; elle prend acte du fait qu'ils s'en aperçurent avec honte, ce qui est en rapport avec la chute mais non avec la nudité en soi (6).

***

L'arbre de la connaissance du Bien et du Mal représente la Puissance manifestante ou cosmogonique, donc extériorisante, avec la connaissance isolante et contrastante que l'extériorisation exige ; et l'arbre de Vie représente au contraire la Puissance réintégrante, donc intériorisante, avec la connaissance participative ou unitive que l'intériorisation exige.

C'est pour cela que les premiers hommes, s'ils avaient pu manger le fruit de l'arbre de la Vie après avoir mangé celui de l'arbre du Bien et du Mal, seraient montés au sommet de la hiérarchie angélique, par usurpation et non par droit ; simple façon de parler, car une telle usurpation, précisément, était impossible, ce que la Genèse exprime en plaçant des chérubins armés d'un glaive à l'entrée du Paradis (7).

(6) Selon l'Islam, le vêtement est une révélation divine, ce qui coïncide avec le récit biblique ; « et le vêtement de la crainte de Dieu est meilleur », ajoute cependant le Koran (Sourate *La Crête*, 26), c'est-à-dire que la conscience du Divin protège mieux que le vêtement contre la concupiscence déifuge, idée qui évoque le principe du nudisme sacral, dont toutes les religions offrent du reste au moins quelques exemples.

(7) Ces chérubins, nous les portons en nous-mêmes, au fond du cœur et à l'entrée du Paradis immanent, et c'est pour cela que l'expérimentation spiritualiste profane ne saurait donner le moindre résultat réel et ne peut au contraire qu'intensifier les ténèbres de l'illusion.

L'arbre de la Vie et celui de la connaissance du Bien et du Mal pourraient bien être le même arbre, — ce qu'indiquerait leur situation centrale, — mais envisagé de côtés opposés ; cette interprétation nous ramènerait au symbolisme de Janus et aussi à l'idée islamique du *barzakh*, de la « région intermédiaire » qui sépare les degrés ontologiques et cosmiques (8). L'idée hindoue de *Mâyâ* est analogue en ce sens que la Relativité, qui *a priori* est une, comporte deux dimensions, une supérieure et une inférieure, et comporte en outre une puissance qui est descendante et productrice et une autre qui est ascendante et libératrice.

***

La chute peut s'interpréter à différents degrés : ainsi, il n'est pas illégitime d'admettre qu'elle peut symboliser l'entrée dans la matière, c'est-à-dire le passage cosmogonique de l'état animique à l'état matériel ; on peut admettre également — toujours sous d'évidentes réserves — que la création d'Eve symbolise ce passage (9), ou encore, que la chute en représente un stade ultérieur et négatif. Mais ce n'est pas là l'intention première de la Genèse, qui commence bel et bien avec la création du monde matériel, et qui relate ensuite — dans le deuxième chapitre (10) — la déchéance de l'homme, laquelle détermina la détérioration de la matière et de toutes les espèces vivantes se trouvant dans cet état.

On a reproché à Platon d'avoir eu de la matière une idée trop négative, mais c'est oublier qu'il y a à cet égard, dans la pensée de Platon (11), deux mou-

---

(8) « ... Alors sera érigé entre eux un mur (*sûr* = *barzakh*) qui aura une porte ; le côté intérieur contiendra la Miséricorde, et du côté extérieur sera le Châtiment. » (Sourate *Le Fer*, 13)

(9) Dans ce cas, Adam serait l'androgyne primordial, qui en effet n'est concevable que dans l'état animique.

(10) Il n'y a pas dans la Bible des « couches » divergentes, l'une « élohiste » et l'autre « yahviste » ; il n'y a qu'une diversité de point de vue ou d'accent, comme dans toute Ecriture sacrée.

(11) Par « pensée » nous entendons ici, non une élaboration

vements : le premier se réfère à la matière déchue, et le second, à la matière en soi et en tant que support de l'esprit. Car la matière, comme la substance animique qui la précède, est un reflet de *Mâyâ* : elle comporte par conséquent un aspect déiforme et ascendant et un aspect déifuge et descendant ; et de même qu'il y a eu la chute de Lucifer, — sans quoi il n'y aurait pas eu de serpent au Paradis terrestre, — de même il y a eu la chute de l'homme. Pour Platon, la matière — ou le monde sensible — est mauvaise en tant qu'elle s'oppose à l'esprit, et sous ce rapport seulement ; et elle s'oppose en effet à l'esprit — ou au monde des Idées — par son caractère durci, compressif, pesant en même temps que divisant, sans oublier sa corruptibilité en connexion avec la vie. Mais la matière est bonne sous le rapport de l'inhérence en elle du monde des Idées : le cosmos, y compris sa limite matérielle, est la manifestation du Souverain Bien, et la matière le démontre par sa qualité de stabilité, par la pureté ou la noblesse de certains de ses modes et par sa plasticité symboliste, bref par sa capacité inviolable de servir de réceptacle aux influences du Ciel. Reflet lointain de la *Mâyâ* universelle, la matière est par là même comme un prolongement du Trône de Dieu, ce qu'un spiritualisme hanté par la malédiction de la terre a trop perdu de vue, au prix d'un prodigieux appauvrissement et d'un dangereux déséquilibre ; et pourtant, cette même spiritualité a eu conscience de la sainteté à la fois principielle et virtuelle du corps, qui est *a priori* « image de Dieu » et *a posteriori* élément de « gloire ». Mais la plus ample réfutation de tout manichéisme est donnée par le corps de l'*Avatâra,* lequel est capable en principe de monter au Ciel — en se « transfigurant » — sans

factice mais la cristallisation mentale d'une connaissance réelle. N'en déplaise aux théologiens antiplatoniciens, le platonisme n'est pas vrai parce qu'il est logique, il est logique parce qu'il est vrai ; et quant aux illogismes éventuels ou apparents des théologies, ils s'expliquent non par un prétendu droit des mystères à l'absurdité, mais par le caractère fragmentaire de telles données dogmatiques et aussi par l'insuffisance des moyens de pensée et d'expression ; signalons à ce propos l'alternativisme et le sublimisme propres à la mentalité sémitique, ainsi que l'absence de la notion cruciale de *Mâyâ*.

devoir passer par cet effet du « fruit défendu » qu'est la mort, et qui montre par son caractère sacré que la matière est fondamentalement une projection de l'Esprit (12). Comme toute substance contingente, la matière est un mode de rayonnement de la Substance divine ; mode partiellement corruptible quant au niveau existentiel, certes, mais inviolable en son essence (13).

De même que la virtualité du mal se trouvait dans l'âme du premier homme, de même la corruptibilité matérielle existait virtuellement dans son corps paradisiaque et incorruptible ; ce corps ne pouvait pas se corrompre dans son état normal, mais l'actualisation du mal dans l'âme fit sortir les quatre éléments sensibles de leur homogénéité éthérée, qui était celle du corps édénique ; c'est ce qu'enseigne la Kabbale. L'âme ayant abandonné, dans son mouvement déifuge, la contemplation de l'Un, les quatre éléments corporels quittèrent à leur tour, par répercussion, leur unité primordiale, la *quinta essentia* ou l'Ether : ils se dissocièrent et s'opposèrent l'un à l'autre, pour finir par se réunir sur un plan inférieur et composer le corps corruptible de l'homme déchu, renfermant dès lors son corps incorruptible comme une pure virtualité. Le corps édénique n'est donc pas complètement disparu, mais il est comme un « noyau d'immortalité » profondément caché sous son écorce corruptible ; notre corps actuel est corruptible parce qu'il est composé des quatre éléments ,et que toute chose composée est, par définition, vouée à la décomposition.

⁂

La conséquence la plus grave de la chute est, non la déchéance de la matière primordiale et par conséquent son caractère à la fois contradictoire et corrup-

---

(12) Le « Voyage nocturne » (*isrâ, mi'raj*) du Prophète a la même signification.

(13) Au demeurant, le récit biblique de la création du monde matériel implique symboliquement la description de la cosmogonie intégrale, donc de tous les mondes, et même celle des archétypes éternels du cosmos ; en témoigne l'exégèse traditionnelle et notamment celle des Kabbalistes.

tible, mais la fermeture de l'« œil du Cœur » ou la perte de la Révélation intérieure, donc de l'intégrité de l'Intellect, d'où aussi la perte de l'« état de grâce » et la corruption de l'âme. La Révélation intérieure et permanente est toujours là, car elle coïncide avec notre noyau d'immortalité, mais elle se trouve enfouie sous une couche de glace qui nécessite l'intervention des Révélations extérieures ; or celles-ci ne peuvent avoir la perfection de ce que nous pourrions appeler la « Religion innée » ou la *Philosophia perennis* immanente. L'ésotérisme, par définition, rend compte de cette situation ; les hérétiques et les philosophes profanes en ont souvent conscience également à leur façon fragmentaire, évidemment sans vouloir comprendre que les religions fournissent en fait les clefs indispensables pour la Vérité pure et universelle. Cela peut paraître paradoxal de notre part, mais chaque monde religieux, non seulement renouvelle à sa façon le Paradis perdu, mais aussi porte d'une manière ou d'une autre les stigmates de la chute, dont seule la Vérité supra-formelle est indemne ; et cette Vérité intérieure, nous le répétons, est inaccessible *de facto* sans le concours de ses manifestations extérieures, objectives et prophétiques.

La couche de glace qui isole la conscience individuelle de la sainteté immanente couvre non seulement le fleuve de lumière qu'est l'Intellection, mais aussi, et par là même, le fleuve d'Amour ou de Béatitude qui lui aussi est inséparable de notre substance immortelle. Suivant la nature des obstacles, cette glace doit être soit brisée avec violence, soit fondue avec douceur : on la brise par les moyens de la Crainte et on la fond par ceux de l'Amour ; mais elle cède aussi, et même *a fortiori,* sous l'effet de la Connaissance, laquelle dissipe l'illusion moyennant la conscience aiguë de la nature des choses, donc par l'effet de la pure objectivité.

La perte de la Révélation intérieure, ou de l'œil du Cœur, indique qu'Eden fut perdu à la suite d'un péché d'extériorité ou d'extériorisation, comme nous l'avons fait remarquer plus haut ; car la perte de l'Intériorité et de sa Paix prouve un mouvement illégitime vers l'extériorité et une chute dans la

passion. Eve et Adam cédèrent à la tentation de la « curiosité cosmique », c'est-à-dire qu'ils ont voulu savoir et goûter en dehors de Dieu, et indépendamment de la Lumière intérieure, les choses du monde extérieur ; au lieu de se contenter de la vision simple, synthétique et symboliste des choses, ils s'enfoncèrent dans une perception à la fois exploratrice et concupiscente, s'engageant ainsi dans une voie sans fin et sans issue, laquelle est du reste comme le reflet inversé de l'Infinité intérieure. C'est la voie de l'exil, de la souffrance et de la mort ; toutes les erreurs et tous les péchés retracent la première transgression et mènent à cette voie sans cesse renouvelée. Le péché de l'esprit ou de la volonté reflète toujours la première faute, alors que la Religion ou la Sagesse reflète et renouvelle au contraire le Paradis perdu, au sein même du monde de dissonnances qui jaillit du fruit défendu.

Frithjof SCHUON.

REMARQUES SUR LES INFLUENCES ERRANTES

Les Etudes Traditionnelles ont donné dans le n° 370 de mars-avril 1962 un intéressant article inédit de René Guénon sur les « Influences Errantes » (1). Le titre en a été repris du Traité de *Quang Tze* (en chinois *Kuan tsé*), disciple de Lao-tsé, publié par Matgioï, d'après une version annamite, et reproduit dans cette Revue dans les numéros 331 et 332 d'avril-mai et juin 1956.

Il s'agit en réalité d'un manuel de facture fortement bouddhiste et de rédaction assez récente. On a peine à y trouver d'autres indications que des recettes pour la vie courante et des légendes assez banales malgré une introduction prometteuse. On retrouve d'ailleurs la même facture dans le livre des « Actions et des Réactions concordantes » donné également par Matgioï dans cette revue en 1939 (1).

Ces traités paraissent destinés, parmi tant d'autres en Chine et ailleurs, à illustrer les enseignements les plus accessibles au peuple. Ceci en réponse à la dégradation générale au cours des temps modernes qui, bien qu'elle nous fasse assister comme ailleurs au démantellement extérieur de l'organisation traditionnelle de la Chine ne peut lui faire perdre l'essentiel de ce qui constitue sa raison d'être et son cœur : la Tradition. Il est donc toujours possible à ses véritables gardiens de faire jouer les influences d'en haut sur les influen-

(1) C'est le traité fréquemment traduit sous le nom de *Livre des Récompenses et des Peines*, traduit en 1816 par Abel Remusat et en 1835 par Stanislas Julien avec des notes. La version de Matgioï forme d'ailleurs le chapitre V de la *Voie Rationnelle* rééditée en 1941 ; l'édition originale plus complète publiée en 1907 comprenait le « Traité des Influences errantes » signalé plus haut.

ces errantes inconsidérément débridées pour amener les redressements nécessaires en dépit des vicissitudes extérieures (2).

Certes des hommes plus ou moins éclairés ont pu pratiquer au cours des temps des rites magiques inspirés des rites traditionnels (3) dans des buts personnels, humanitaires et autres. Ne pouvant en comprendre la portée universelle, ils les ont adaptés à leur niveau décadent. C'est d'eux qu'émanent ce nombre croissant d'ouvrages équivoques, fruits d'expériences personnelles parfois merveilleuses, mais où l'on ne retrouve que rarement et partiellement les sources pures des livres sacrés et de la tradition orale.

Il est donc vain de chercher dans bon nombre d'ouvrages taoïstes et autres des considérations pouvant amener à la réalisation métaphysique, la seule qui domine vraiment, comme le sommet dans une montaqne. Tout cela comporte d'ailleurs une dégradation avec une césure au niveau où certains enseignements peuvent être, selon les temps et les lieux, désoccultés ou détournés de leur vrai sens et de leur véritable but.



Matgioï dans son traité n'a pas donné la transcription des caractères chinois de l'expression « influences

(2) C'est ce que déclare *Tsheng Tsé*, commentateur du *Yi-King*, trad. Philastre : « Pendant le séjour des hommes sages et des hommes supérieurs dans le monde, bien qu'ils sachent que la Voie est sur le point de péricliter et de s'évanouir, comment serait-il possible qu'ils consentent à assister tranquillement au désordre sans y porter remède. Ils doivent certainement exercer discrètement leurs forces au sujet de tout ce qui n'est pas arrivé à un point extrême et irrémédiable, résister à la décadence d'une part et agir dans ce but toutes les fois que leur action est possible. S'il peut survenir quelque moyen, quelque raison d'être de liberté d'action, il est inutile de dire qu'ils savent en profiter. »

(3) Ceux-ci se déroulaient jadis dans un cadre souvent grandiose au plus haut échelon de la hiérarchie. Ainsi en Chine les rites accomplis par l'Empereur au Temple du Ciel à Pékin et auparavant aux montagnes ascrées. Sans parler de l'utilisation correcte des arcanes du *Yi-King* par le Conseil Secret du Fils du Ciel. Du même ordre étaient les rites du Soma aux Indes. Cf. L. Chochod, *Occultisme et magie en Extrême-Orient*, p. 70.

errantes » ; il semble qu'il s'agisse de *Kuei-Shen* ou simplement *Kuei* (Rad. 94).

C'est d'ailleurs cette expression que nous avons reprise dans notre traduction du chapitre LX du *Tao Te King*, l'Art de maintenir : « Gouverner un grand pays comme on fait cuire un petit poisson frais (moins on le manipule mieux ça vaut). Lorsqu'on gouverne l'Empire selon la Voie (et son activité non agissante, c'est-à-dire, *ad intra*, inertie au dehors, action en dedans, sans changer les méthodes anciennes, ni attirer les pratiques usuelles) les influences errantes, *Kuei, Shen,* (puissances de l'air et force d'aberration) ne se manifestent pas, par des apparitions surnaturelles, (faute d'être alimentées par le tourbillon des passions, haines et autres) ; non seulement ces influences errantes ne se manifestent pas (par pestilence, fléaux et autres larges incidences), mais leurs actions subtiles, *shen,* ne perturbent pas les hommes (par vision, chimère et autres tristes inventions) : non seulement ces manifestations, *shen,* ne les tourmentent plus (faute d'être alimentées par le trouble des idées, songes et autres), mais aussi l'homme sage n'a pas à blesser les hommes (pour rétablir l'équilibre, sa seule présence triomphe des forces de destruction). Alors les uns et les autres n'interférant plus (qualité de l'efficace), leurs vertus fixées s'unissent (harmonie parfaite des souffles du ciel, de la terre et de l'homme) et rentrent dans l'ordre (Grande Paix, justice exacte) (4) »

D'autre part on lit dans *Tcheng-tse,* commentateur du *Yi-King,* traduit par Philastre, ce passage remarquable « les esprits et les génies, *Kuei-shen,* ne sont autres que l'action et la réaction, la dilatation et la contraction du souffle, *k'i,* dont l'action et les effets se manifestent diversement. L'esprit dirige la cause mystérieuse de toutes choses. Cette cause transcendante réside précisément dans l'esprit. Lorsqu'elle se manifeste et qu'on la voit dans son action et ses effets, on

(4) Voir plus loin un commentaire très intéressant de ce chapitre qui d'ailleurs peut donner lieu à différentes interprétations. En effet, certains traducteurs prennent ici *Shen* dans le sens d'esprit mais cela fait perdre de vue le jeu des influences errantes.

dit alors que ce sont les esprits et les génies, *Kuei shen,* mais quant à l'inattingible on l'appelle esprit *ling* (LE 72 K) (5).

Le sens ordinaire de *Kuei* est revenant, mânes. Le caractère ancien est constitué par une vague forme humaine et d'un élément de spire formant le tourbillon, disent les lettrés, qui accompagne le *Kuei* quand il se meut. On dit que les *Kuei* ne sont pas des *Shen,* esprits doués de pouvoirs mais des esprits passifs et abandonnés. Ils deviennent *Shen,* c'est-à-dire, doués du pouvoir de se manifester par les sacrifices et les cérémonies funèbres ou autres.

On définit *Shen,* esprit : Influx du ciel grâce auquel les 10.000 êtres existent. Caractère composé de *Shen,* radical 113 des choses célestes, et partant transcendante (6), et *Shen,* phonétique (LE 50 C). Ce dernier caractère, le neuvième du cycle duodénaire, figurait jadis l'expansion du *Yn* et du *Yang,* sous la forme d'une swastika et symbolisait l'éclair.

Le livre des Rites des *Chou* nous apprend que « ce qui est du Ciel est appelé *Shen,* esprit, ce qui est de la Terre est appelé *Kuei,* revenant. En effet le caractère (homophone) *Shen* signifie revenir, le caractère (également homophone) *Shen* signifie s'étendre. L'expansion du souffle *K'i* constitue le *Shen,* sa contraction le *Kuei.* Les *Kuei shen* sont les vertus du *Yn* et du *Yang* ».

Et *Chu Hi* précise : « Si l'on considère le souffle, *K'i,* avec ses deux modalités *Yn* et *Yang,* négative-positive, *Kuei* est l'activité du *Yn, Shen* celle du *Yang.* En le considérant sans distinguer ses deux modes, en tant qu'il s'étend, on l'appelle *Shen,* en tant qu'il se replie sur lui-même et revient à son point de départ, on le nomme *Kuei.* Mais ces deux état ne sont qu'une seule et même chose. »

W.H. Medhurst dans *A dissertation on the Theology of the Chinese* donne un très intéressant commentaire du chapitre XL du *Tao Te King :* « On entend par *Kuei* le souffle, *K'i,* du Ciel et de la Terre, *T'ien Ti,* et

---

(5) Le ahiviatun pour leçons étymologiques du Père Wieger.

(6) *Shen* est défini dans le *Yi-King* : ce qu'on voit de bon et de mauvais dans les figures suspendues dans le Ciel.

par *Shen* les apparitions surnaturelles, *Ling Shen* (7). Lorsque le souffle de l'homme est en parfaite harmonie avec celui du Ciel et de la Terre, des chefs vertueux gouvernent l'Empire selon la voie, le calme règne et le peuple n'est pas troublé. Son esprit calme et paisible remplit la nature et influe tout à la ronde. Les souffles du Ciel et de la Terre ne se manifestent pas par des phénomènes extraordinaires et les *Kuei* ne provoquent pas des apparitions surnaturelles (sic). Les sages font en sorte que chaque homme se plie aux lois naturelles. Lorsqu'on a rien à chercher au dehors et rien à redouter chez soi, les choses extérieures n'ont plus de prise sur nous et les *Kuei* ne peuvent pas se manifester, *Shen*. En auraient-ils la possibilité qu'ils ne pourraient faire de mal aux hommes. C'est que l'homme sage qui détient le pouvoir n'ayant pas à leur faire de mal, les *Kuei* ne peuvent alors rien contre eux.

Les *Kuei* sont les forces invisibles (sic) de la nature et les *Shen*, des esprits. Les forces de l'homme sont les mêmes que celles de la nature. Lorsqu'un souverain possède et suit la Voie, il gouverne l'Empire selon les principes de la justice ; il est sans souci et tranquille et il ne dérange ni contrarie le peuple. Par suite l'esprit de ce dernier est paisible, clos et satisfait, tandis que le Ciel et la Terre impressionnés, lui obéissent. Alors les forces de la nature ne sont ni troublées ni contrariées, et les *Kuei* ne peuvent devenir *Shen*, c'est-à-dire se manifester, ni faire du mal. Ils sont neutralisés, parce que l'homme sage qui détient le pouvoir peut rendre paisible l'esprit du peuple, ce qui ne trouble plus les forces de la nature. Celles-ci devenant à leur tour paisibles, les hommes n'en subiront plus le dommage. »

Ce commentaire donne l'essentiel de la doctrine taoïste sur les influences errantes. Certes le canon taoïste et plus particulièrement les traités récents de teinture plus ou moins boudhistes donnent des exposés assez longs sur la question. Il s'agit là souvent d'enseignements incomplets et de recettes particulières. De portée plus générale sont certains romans,

---

(7) *Ling* est la faculté propre à l'esprit, *Shen*, de produire des effets transcendants. Il est en outre une variante de *Yun* (LE 93 A), sacrifice pour demander la pluie.

récits, semi-historiques et légendaires ou le merveilleux s'allie parfois à une tournure d'esprit franchement rabelaisienne ou romantique. C'est le cas en particulier du *Sie Hoei,* Voyage au pays de l'Ouest, récemment traduit en français. Les traités d'astrologie, l'alchimie, yoga et autres ne font pas défaut, mais il est bon de préciser que les techniques préconisées s'adressent uniquement au tempérament chinois qui, comme l'a bien montré G. Margouliès dans son ouvrage *La Langue et l'Ecriture chinoise,* est à l'antipode de la mentalité occidentale.

Mais revenons à l'examen du caractère *Kuei.* Il est à noter que celui-ci entre en composition dans les deux caractères *P'o* et *Hun,* les deux composantes essentielles de l'homme. *P'o,* âme sensitive est, selon le *Shuo wen,* la quintessence du souffle Yn et donc lié à la Terre.Composé de *Kuei* (R 94) et de *P'o* blanc (R 106), phonétique, on le considère formé de sept parties chez l'homme et de neuf chez la femme, c'est ce que nous appelons les esprits animaux, lesquels sont engendrés lors de la formation du fœtus par l'esprit vital *Ts'ing.*

Hun, âme aérienne est la quintessence du soufle *Yung* et par suite lié au Ciel. C'est le principe du développement de l'homme et surtout de la survivance. Ce caractère est composé de *Kuei* et de *Yn,* abréviation du caractère nuage, mais qui signifie aussi parler.

L'âme *Ling* qui réside dans le corps s'appelle *P'o.* C'est ce par quoi l'œil voit, l'oreille entend. L'esprit qui réside dans le souffle s'appelle *Hun,* c'est ce par quoi l'homme pense, connaît et agit. Il apparaît après la naissance quand le père donne le nom à l'enfant.

Hun et *P'o* résident dans le ventre, l'essence vitale *T'sing* et l'esprit *Shen* dans le tronc. Le souffle *K'i* est la plénitude du *Shen,* le *P'o* celle du *Kuei.* Le *Hun* est triple, l'inférieur lié au *Kuei,* le moyen prend résidence dans la tablette ancestrale, le troisième va au Ciel dès qu'il se sépare des deux autres. Enfin signalons que les trois *Hun,* les 7 *P'o* avec les 5 viscères constituent les 15 composantes de l'homme.

Les deux caractères *Ts'ing,* (LE 79 F) essence vitale et *K'i* souffle (LE 98 A) comportent tous deux le même radical *Mi* (R 119), épi ou grain de riz pris comme symbole de l'essence des choses.

Ts'ing, essence vitale, proprement couleur verte, se compose du radical *Tsing* (LE 79 F) et de *Mi* (R 119) placé à gauche. Or *Tsing* est composé à son tour du radical *Sheng* (R 100), végétation placé au-dessus de *Tan* (LE 115 D) cinabre, couleur rouge d'où couleur en général. *Ts'ing* se définit : le vert, chlorophyle, du grain fraîchement battu vire au rouge cinabre, couleur complémentaire, par transmutation intérieure. Il est à noter que *Tan*, cinabre, joue un rôle primordial dans l'alchimie chinoise, qui est en réalité une ascèse très spéciale ; d'ailleurs le caractère archaïque représente le fourneau dans lequel on fait fondre l'oxyde de mercure. *Ts'ing* est donc l'essence vitale qui remplit tout et dans laquelle tout vit et qu'on absorbe par la respiration. Elle comprend les souffles réunis du *Yn* et du *Yang*.

K'i, souffle, se compose du radical *K'i*, lequel représente la vapeur qui s'élève de la terre, des lacs et des marais pour former les nuages, et du caractère *Mi* placé en son sein. Le sens moderne et restreint de *K'i* est celui de vapeur qui sort du riz cuit chaud ou plutôt du riz fermenté. Signalons que dans certaines formes archaïques, le caractère *K'i* comporte le signe du soleil, un rond pointé, d'où émanent trois traits ondulés parallèles et dont l'inférieur se rabat en bout vers le bas, le caractère *Mi* est alors remplacé par le radical, *Huo*, feu (R 86).

Les définitions de caractères que nous venons de donner montrent, à qui sait les comprendre, l'essentiel des lois qui règlent le jeu des forces naturelles ou, si l'on veut, les influences errantes. Vu d'en bas celles-ci paraissent fuyantes et désordonnées, alors qu'elles obéissent à des lois très particulières. Ces influences ne sont pas plus errantes que les planètes qu'on appelait jadis astres errants pour les différencier des astres fixes, les étoiles.

Ainsi par influences errantes il faut comprendre non seulement les forces qui émanent des hommes vivants et morts mais aussi celles provenant des forces naturelles.

Chaque être humain dégage des ondes qui sensibilisent son entourrage, certaines apaisent, d'autres irritent. Par ailleurs toute source d'énergie crée une am-

biance plus ou moins sensible et à cet égard les concentrations modernes, le plus souvent aberrantes dans tous les domaines, amènent une tension dans certaines régions du globe affectant les forces naturelles ; d'où un déséquilibre général, des conflits sans issue, et pour finir des bouleversements naturels de plus ou moins grande amplitude.

C'est pour y remédier que les Chinois pratiquaient jusqu'à des temps récents les règles d'ordonnance des courants aériens et souterrains locaux du souffle cosmique, *K'i*, connus sous le nom de *Feng Sui* (R. 182 et 85), vent et eau. D'où la connaissance des micro-climats joint au respect du cadre naturel et de son utilisation et aussi sa modification pour placer les choses dans un ensemble aussi harmonieux que possible.

Les anciens Chinois révéraient les dieux du sol des villages, des rivières, des lacs, des marais, des forêts et des monts entre autres, pour en obtenir l'appui secret et constant. Il ne s'agissait nullement de paganisme mais d'accorder le peuple au diapason des forces tant spirituelles que naturelles qui se manifestent dans des sites privilégiés.

D'où les légendes universellement répandues pour amener les hommes à renforcer les forces bénéfiques par un culte particulier, des prières et des fêtes collectives. Protection souvent atténuée, voire écartée par leur mise sous patronage inconsidéré.

La fondation des sanctuaires et des ville, comme d'ailleurs toute construction impliquant une modification des sites naturels devaient être soumis à une étude préalable, astrologique et géomantique, pour déterminer les conséquences bonnes ou mauvaises du fait de la modification locale du souffle cosmique et des forces tellurgiques (en chinois, les veines du dragon) qu'il détermine. C'est le but en Chine du *Feng Sui*.

Ailleurs ce fut la mise en place aux points de convergence des forces naturelles bénéfiques, de mégalithes et autres constructions cyclopéennes, dont les pyramides, comme l'établissement de sanctuaires, temples et lieux de pèlerinage selon des règles et des rites de fondation le plus souvent secrets pour y célébrer

le culte de la divinité sous une forme en rapport avec le lieu choisi.

« C'est en effet de façon mystérieuse, déclare Se-ma Ts'ien, le grand historien et le grand astrologue des *Han,* que le Ciel fixe aux hommes les domaines où les uns et les autres vivent en harmonie (8). »

Les Chinois versés dans la géomancie du *Feng Sui* utilisaient une boussole comprenant, au centre, une aiguille aimantée dans une petite cuvette, et autour 18 cercles dont les bandes présentaient diverses combinaisons de caractères, certains doubles se rapportant à la cosmologie chinoise ainsi qu'aux figures, trigrammes et hexagrammes du *Yi King.*

Cet instrument était utilisé conjointement avec l'almanach publié chaque année selon des règles plus ou moins secrètes de traités tant anciens que modernes.

Le maniement de cet instrument étaient pour ceux qui en avaient la pleine connaissance d'une utilisation plus délicate que nos ordinateurs. Comme l'astrologie, la géomancie repose sur des bases qui s'avèrent mathématiquement transcendantes et hors d'atteinte de l'informatique (9). Il s'agit là de sciences sacrées touchant à des domaines réservés dans leurs parties secrètes, à une élite.

---

(8) Ceci s'applique surtout à l'agriculture et les ruraux qui en Chine ont toujours eu le pas sur le commerce et les citadins. « Deux voies mènent à la perfection, dit un proverbe chinois, l'agriculture et la littérature. » Ce qui rejoint cette phrase de de Bonald : « L'agriculture qui disperse les hommes dans les campagnes les unit sans les rapprocher, et le commerce qui les entasse dans les villes les rapproche sans les unir ».

(9) Le seul ouvrage actuellement accessible a été publié en 1974 aux Editions Vithagna, Vientiane, Laos : *An anthropological analysis of Chinese Geomancy* par Stephan D.R. Feucht-Wang, tome I de la Collection « Connaissance de l'Asie ». L'ouvrage comporte une bibliographie importante. En ce qui concerne l'astrologie, l'ouvrage de Michel Auphan *L'Astrologie confirmée par la Science,* La Colombe, 1956, est le seul qui ait présenté une théorie valable. En tout cas, il n'a pas hésité à écrire : « L'astrologie, entre autres sciences occultes, nous paraît prouver qu'a existé antérieurement sur la terre une civilisation dont les connaissances scientifiques étaient bien supérieures aux nôtres... Ce qui paraît sûr, c'est qu'après l'effondrement de cette civilisation, quelques survivants ont

C'est de celle-ci que parle F. Ossendowsky dans *Bêtes, Hommes et Dieux*: « Chaque siècle, cent sages de la Chine se réunissent dans un endroit secret de la mer orientale où sortent des profondeurs des tortues immortelles ; sur leurs écailles, les Chinois écrivent les conclusions de la science du siècle. »

Jacques LIONNET.

---

conservé des recettes dont ils avaient oublié la théorie. » Dans un autre domaine Charles W. Hapgood dans son ouvrage *Maps of the ancient Sea King, Evidence of advanced civilization in the Ice Age*, où sont étudiés les premiers portulans du XVe siècle, arrive à la même conclusion. En effet, ceux-ci donnent entre autres la configuration exacte du continent antarctique. Signalons du même auteur : *The Path of the Pole*, 1970, édition revisée de *Earth's Shifting Crust*, 1958, traduction française 1962, *Les Grands Mouvements de l'Ecorce Terrestre*.

Le jeu des Influences Errantes se retrouve dans ce passage tiré d'Alexandre Denercaz, *Rythmes Humains, Rythmes cosmiques*, Lausanne, 1931 : « Reflets de section d'or solaires, les rythmes géologiques en reproduisent l'effigie dans l'espace et le temps. L'action électromagnétique émanée du Soleil pénètre de part en part les plantes, travaille leur magna central, bossèle et creuse leur surface, berceau de la vie organique.

« La section d'or se manifeste aussi dans les rythmes magnétiques, caloriques et lumineux du Soleil et des étoiles, tous liés entre eux à travers l'immensité.

« Les rythmes électro-magnétiques, caloriques et lumineux du soleil et des étoiles influent tout le plissement des sédiments terrestres. Par suite toute la géographie apparaît comme un formidable entrecroisement de séries d'or très précises dont la complexité fourvoie impitoyablement l'œil inexpérimenté.

« Monts, vallées, lacs, océans, continents dessinent entre eux des rythmes d'or par milliers, soit dans leur parallélisme, soit dans leurs divergences, soit dans leurs intersections, en un mot partout où frappe un incident caractéristique.

« Toute section d'or dans un rythme cosmique est l'aboutissement d'une évolution de réciprocité en voie de continuelles reconstructions harmoniques.

Et l'auteur d'ajouter en note : « Ces remarques font rejeter la théorie de déplacement des continents de Wegener. »

Enfin R. Tocquet dans *Cycles et Rythmes* affirme que : « Tout être organisé participe aux fluctuations et aux rythmes de l'Univers dont il n'est qu'un point singulier. Le cosmos est d'ailleurs sujet à une suite ininterrompue d'expansion et de contraction. Etres et choses sont solidaires, le rayonnement cosmique traverse la plupart des êtres humains sauf pour les grandes profondeurs. Il varie selon la nature du sol. »

Ainsi, selon la configuration du terrain, toute rivière a un trajet et une vitesse d'écoulement laquelle est déterminée par les champs magnétiques dont les cycles obéissent à l'influence des périodicités solaires.

LA DOCTRINE DES CYCLES DANS L'ŒUVRE DE RENE GUENON

Certains érudits ont reproché à René Guénon d'avoir attribué au Manvantara une durée de 64 800 ans seulement, ceci à l'encontre de la tradition hindoue, laquelle assigne à la même période une durée beaucoup plus longue, soit : 4 320 000 ans ; la différence, en effet, n'est pas mince ! A ceci on pourrait répondre tout simplement que René Guénon lui-même a fourni à ce sujet toutes les explications nécessaires dans l'article intitulé : *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques,* qui a paru en anglais en décembre 1937, puis en français, dans les *Etudes traditionnelles,* en octobre 1938 (ce dernier article constitue maintenant le Ier chapitre du livre *Formes traditionnelles et cycles cosmiques* (éd. Gallimard). Toutefois, l'objection ci-dessus soulève un autre problème, beaucoup plus complexe, et qui se rapporte à l'origine même de la doctrine exposée dans l'article précité et aussi à la place que cette doctrine des cycles tient dans l'œuvre du grand rénovateur des études traditionnelles en Occident.

En fait, on constate que René Guénon s'est intéressé de bonne heure à la question des cycles cosmiques puisqu'il en est question dans les conférences qu'il donna, en 1908, à l'Ordre du Temple, mais il s'agissait, à l'époque, d'une première formulation basée sur des données plutôt hétéroclites. Selon ces données, la durée totale de la période de précession des Equinoxes serait de 25 765 ans (1) ; la moitié, soit 12 882 ans, représentant la durée de l'évolution d'une race humaine terrestre ; ensuite la période glo-

(1) Cette durée a été probablement empruntée à un traité d'astronomie.

bale d'existence de l'humanité comprenait sept races successives, chaque cycle d'une race étant supposé se subdiviser en 7 sous-cycles... etc. A toutes ces périodes il fallait encore ajouter le Manvantara, ou cycle de 432 000 ans, dont on ne voit pas comment il peut s'intégrer dans le système cyclique précédent, d'où cette conclusion qu'une théorie aussi confuse ne pouvait pas satisfaire un esprit assoiffé de logique et de clarté. On ne sera donc pas étonné d'apprendre qu'en cette même année 1908 René Guénon ait entrepris avec tant d'ardeur l'étude de la doctrine hindoue qu'il sera capable, dès l'année suivante (1909), d'en exposer lui-même, dans « *La Gnose* », certains points très difficiles de métaphysique pure ; par contre, il restera longtemps avant de parler de nouveau du problème des cycles cosmiques. Mais ici une parenthèse s'avère nécessaire.

D'aucuns, en effet, ont fait mine de se scandaliser parce que René Guénon avait commencé sa carrière spirituelle par l'occultisme papusien. On peut leur répondre : « Alors, par où devait-il commencer en ce début du XXe siècle où le rationalisme scientiste était au pinacle ? » Il me suffira à ce sujet de rappeler ce qu'un éminent Jésuite, le professeur Marcel Jousse (né lui aussi en 1886), dira à propos de la mentalité qui régnait entre 1900 et 1914 dans les grands séminaires catholiques : « Si je n'avais pas appris l'Evangile des lèvres de ma mère, je serais devenu le pire des démolisseurs ». Cela dit, il nous faut revenir à notre sujet.

C'est seulement en 1921, dans la conclusion de son premier ouvrage : *Introduction à l'étude des doctrines hindoues,* que René Guénon parlera de nouveau, mais avec quelle réserve !, de la doctrine des cycles : « ... ceux qui ont quelque connaissance des lois cycliques et de leur application aux périodes historiques pourraient se permettre au moins quelques prévisions et déterminer des époques comprises entre certaines limites ; mais nous nous abstiendrons entièrement ici de ce genre de considérations, d'autant plus qu'elles ont été parfois simulées par des gens qui n'avaient aucune connaissance réelle des lois auxquelles nous venons de faire allusion... »

Quatre ans plus tard, René Guénon commencera néanmoins, à propos de l'*Esotérisme de Dante,* à donner quelques précisions au sujet, notamment, de la durée de la précession des équinoxes : « ... la période totale est en réalité de 25 920 ans, de sorte que sa moitié est de 12 960 ans ; cette demi-période est la « grande année » de Perses et des Grecs... Cette « grande année » était effectivement regardée par les anciens comme le temps qui s'écoule entre deux rénovations du monde, ce qui doit sans doute s'interpréter, dans l'histoire de l'humanité terrestre, comme l'intervalle séparant les grands cataclysmes dans lesquels disparaissent des continents entiers (et dont le dernier fut la destruction de l'Atlantide). » Quant au calcul de cette durée de 25 920 ans, il est basé, traditionnellement, sur les nombres cycliques fondamentaux : « Les principaux de ces nombres cycliques sont 72, 108 et 432 ; il est facile de voir que ce sont là des fractions exactes du nombre 25 920... » (Ch. VIII de l'*Esotérisme de Dante*). Je préciserai ici, pour compléter les données ci-dessus, que, selon la tradition (et non pas selon la science moderne), le point vernal se déplace dans le zodiaque à raison de 1° tous les 72 ans ; il faut donc, pour parcourir les 360 degrés du cercle zodiacal tout entier :

$$360 \times 72 \text{ ans} = 25\,920 \text{ ans.}$$

En 1927, dans *Le Roi du Monde,* René Guénon donnera quelques explications, très succinctes d'ailleurs, sur la division du Kalpa hindou en 14 Manvantaras, chacun de ceux-ci se subdivisant à son tour en 4 yugas (les 4 Ages de la tradition gréco-latine), avec cette précision que le dernier, soit le Kali-Yuga ou l'Age de Fer, a commencé « il y a plus de six mille ans ». L'auteur y reviendra d'ailleurs dans *La Crise du Monde moderne,* dont le chapitre 1er sera entièrement consacré à « L'Age sombre », mais il faudra encore attendre dix ans avant que paraisse, dans le numéro de juin-décembre 1937 du *Journal of the Indian Society of Oriental Art,* le premier exposé d'ensemble sur cette question : *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques* (2). On peut se

(2) Ch. 1er du livre *Formes traditionnelles et cycles cosmiques.*

demander d'ailleurs pour quelle raison l'auteur de l'*Introduction à l'étude des doctrines ninaoues* abandonnait à cette occasion la réserve qu'il avait observée et explicitée en 1921 (3).

Je ferai observer à ce sujet que René Guénon, avant de publier tel ou tel exposé doctrinal, tenait compte des circonstances. Or, d'une part, en 1937, l'avenir s'annonçait sinistre ; visiblement la crise du monde moderne s'aggravait dangereusement. D'autre part, je venais de publier (en février 1937) mon premier livre : *Les Rythmes dans l'Histoire* où je montrais que l'histoire est régie par les cycles de 540, 1 080 et 2 160 ans, ce qui me permettait d'annoncer la 2e Guerre mondiale, et de prédire qu'elle déciderait de l'avenir du monde. Ce livre, René Guénon m'en accusait réception dans la lettre que voici :

Le Caire, 9 juillet 1937

Monsieur,

M. Chacornac vient de me faire parvenir l'exemplaire de votre livre que vous avez bien voulu m'adresser, et je vous en remercie. Vous pouvez être certain que je vais le lire avec attention, et que j'en parlerai le plus tôt possible dans mes compte-rendus des « Etudes Traditionnelles ».

Croyez, je vous prie, Monsieur, à mes sentiments très distingués.

R. Guénon.

Le compte-rendu des *Rythmes dans l'Histoire* devait paraître effectivement en octobre 1937 : n'est-il pas permis, dès lors, de supposer que la lecture de cet ouvrage a pu inciter Guénon à écrire ensuite son article *Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques* ?

(3) On a pu se demander, après la parution du *Roi du Monde*, pour quelle raison René Guénon enfreignait ainsi la « Loi des Mystères ». Mais, selon St-Yves d'Alvendre (La Mission de l'Inde), cette Loi avait été abrogée en 1877.

Mais une autre question, non moins intéressante, se pose encore à ce sujet : il s'agit des sources de la doctrine qui est exposée dans l'article ci-dessus. Est-ce uniquement la tradition hindoue ? Certainement pas, car celle-ci ignore, et la « grande année » des Grecs et des Perses, et la durée de 64 800 ans que la tradition chaldéenne attribue au « Règne de Xisutros », c'est-à-dire au Manvantara. Il est d'ailleurs facile de constater que la « grande année » de 12 960 ans s'intègre parfaitement dans le « Manvantara chaldéen » puisque :

$$64\,800 \text{ ans} = 5 \times 12\,960 \text{ ans.}$$

De plus ces deux périodes sont, si l'on peut dire, à l'échelle de la préhistoire, ce qui n'est certes pas le cas pour la période hindoue de 432 000 ans ! Mais si on « met cette dernière à l'échelle », en la divisant par 100, alors on trouve une durée de 4 320 ans, qui s'intègre à son tour dans la « grande année ».

$$12\,960 \text{ ans} = 3 \times 4\,320 \text{ ans.}$$

Et l'on réalise ainsi la jonction entre les différentes traditions. Quant à la conclusion qui se dégage de ceci, c'est que René Guénon a très probablement dû reconstituer la doctrine des cycles en réalisant la synthèse des éléments épars dans les traditions hindoue, persane, chaldéenne et gréco-romaine.

Une dernière question enfin serait à examiner ici : Pourquoi René Guénon n'a-t-il pas écrit un ouvrage d'ensemble sur la doctrine des cycles, mais seulement des articles isolés, dont quelques-uns seulement ont été repris dans le recueil : *Formes traditionnelles et cycles cosmiques* (4) ? La réponse est évidemment difficile : tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'un tel ouvrage n'a, semble-t-il, jamais été envisagé ; le passage ci-après de sa lettre du 9 juin 1938 permet peut-être de comprendre pourquoi.

« Peut-être aussi les cycles basés respectivement « sur les nombres 6 et 7 correspondent-ils à des points « de vue différents ; ce serait à examiner de plus

(4) Il faut y ajouter notamment deux chapitres du livre : *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, à savoir : *La Chaine des Mondes* et *Le Sanglier et l'Ourse*.

« près ; mais je n'ai jamais eu l'occasion d'entrer « dans ces applications de détail ; il faut d'ailleurs « pour cela être historien, et je ne le suis nulle- « ment... »

En tout cas, ce que je puis dire ici, c'est qu'à défaut de publier lui-même un « Livre des cycles » qui aurait fait autorité en la matière, il s'est beaucoup intéressé à mes propres travaux, me guidant de ses conseils lorsque je préparais *Les Quatre Ages de l'Humanité*, puis m'encourageant à continuer lorsque je lui soumettais les découvertes que j'ai publiées plus tard dans *L'Ere future et le Mouvement de l'Histoire*. On pourra s'en rendre compte en lisant la lettre ci-après, par laquelle je terminerai la présente étude, et qui montrera ce que fut notre correspondance.

Le Caire, 24 *avril* 1950.

Cher Monsieur,

J'ai reçu il y a 3 ou 4 jours seulement votre lettre du 25 mars qui a donc été beaucoup moins vite que la mienne ; en fait, c'est toujours à peu près aussi irrégulier.

Pour ce qui est du soi-disant « feu central », il est bien évident qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper des théories modernes, toutes plus hypothétiques les unes que les autres ; mais ce que vous me signalez au sujet de la basse température des grands fonds océaniques est beaucoup plus intéressant, parce qu'il s'agit là d'une constatation de fait.

Je suis content de vous avoir signalé Trithème, puisque vous ne le connaissiez pas ; je ne sais si Chacornac peut avoir encore quelques exemplaires de la traduction qui a été éditée par son père il y a plus de 50 ans, mais sûrement Clavelle pourra vous renseigner là-dessus beaucoup mieux que moi.

Votre découverte pour les proportions de la statue est vraiment curieuse et mérite d'être exposée dans votre livre complété ; mais comment envisagez-vous

l'explication de cette inversion entre les âges et les différentes parties de la statue ?

Je ne sais pas du tout ce qu'est « The Astrological Magazine » ni dans quel pays il se publie ; je crains un peu que ce ne soit en Amérique, mais, même si c'était dans l'Inde, ce ne serait pas une garantie, car maintenant il y a partout une invasion des méthodes astrologiques modernes, et naturellement les gens qui les emploient sont tout-à-fait ignorants des données traditionnelles. En tout cas, les chiffres cités par Volguine d'après cette revue paraissent bien fantaisistes ; le nombre 25 824 *(au lieu de* 25 920) *n'est aucunement un nombre cyclique et ne peut réellement correspondre à rien.*

Je vois que vous pensez comme moi sur l'inopportunité de parler du livre de Werner, qui d'ailleurs paraît avoir été l'objet d'un silence général ; je n'en ai jamais vu nulle part le moindre compte-rendu ; mais, bien entendu, pour ce que vous avez à relever à propos des chronologies bibliques, cela est une tout autre question.

La « Saturn-Loge » doit avoir été fondée peu avant 1928, *car c'est à cette date qu'a commencé à paraître son organe officiel, intitulé « Saturn-Gnosis » ; c'étaient des cahiers d'un format immense, paraissant seulement* 2 *fois par an ; je crois, sans pouvoir l'affirmer, que le siège central devait être à Berlin. Cela est donc antérieur à la venue de Crowley en Allemagne après son simulacre de suicide au Portugal, qui doit dater de* 1930 *ou* 1931.

C'est bien volontiers que je tâcherai de vous donner satisfaction pour ce que vous me demandez, puisque ce n'est évidemment pas pour tout de suite (car vous savez qu'il faut toujours que je compte avec le manque de temps) ; seulement, comme je n'ai jamais écrit de préface pour aucun livre, je crains bien de n'être pas très habile pour ce genre de travail !

Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes bien cordiaux sentiments.

R. Guénon.

NOTA. — 1° La découverte relative aux proportions de la statue (vue en songe par Nabuchodonosor) a été publiée dans « *L'Ere future et le Mouvement de l'Histoire* » (La Colombe, 1956).

2° Ce que j'avais relevé, à propos du livre de werner, c'était la différence bien étrange de 666 ans entre les chronologies bibliques et la durée traditionnelle du Kali Yuga.

3° La préface dont il est question ici avait été demandée par moi pour la réédition future de mon deuxième ouvrage : *Les Quatre Ages de l'Humanité.*

Gaston GEORGEL.

VERBE ET VOIX DE DIEU
selon la Bible

1.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et c'est maintenant, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront... tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils en sortiront. Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement. » (*Jean* V, 25, 28-29)

La voix du Fils de Dieu, c'est la voix du Verbe, la voix de Dieu ; c'est le Son primordial, universel et final : le Son créateur, révélateur et rédempteur, le Son qui anime, tue et ressuscite.

La notion judéo-chrétienne de la Voix divine — notion que nous nous proposons d'élucider dans les pages qui suivent — est corrélative de celle du Verbe. Nous citerons à ce sujet, avant l'Evangile johannique et l'Apocalypse, l'Ancien Testament, qui montre dans la Genèse les degrés de la cosmogonie en rapport avec le Verbe, alors que les Psaumes mettent en évidence la Voix de Dieu véhiculant Son Verbe jusqu'en ce bas monde et jusqu'aux « abîmes » cosmiques ; enfin, la Cantique des Cantiques révèle la descente du Verbe et son union avec l'existence sortie de lui, par le symbolisme sacré de l'amour : ici, Dieu ou Son Verbe se manifeste par la « Voix du Bien-Aimé ».

Avant d'approfondir ces révélations, nous allons considérer de façon succincte les degrés fondamentaux du Verbe que la tradition juive identifie aux « quatre mondes » de la Toute-Réalité. Or, le monde suprême est celui de Dieu à la fois caché en Lui-même et Se révélant à Lui-même. Sa Révélation propre — qui implique celle de Sa Réalité causale ou

créatrice : l'Unité divine des archétypes de toutes choses — est appelée par le judaïsme Sa « Sagesse », Sa « Pensée », Sa « Parole silencieuse », ou le « Commencement », et par le christianisme, Son « Fils » ou Son « Verbe ». Dans ce Verbe silencieux repose, inaudible, la Voix de Dieu, le Son primordial.

Le Verbe — pour suivre toujours la tradition juive — se manifeste hors de sa transcendance, du « Monde de l'Emanation » ou Révélation ontologique (*Olam ha-Atsiluth*). Il descend de son degré suprême pour se faire Immanence ou Omniprésence divine dans une création universelle à produire. Il se manifeste d'abord comme archétype spirituel du cosmos encore inexistant. Cette manifestation spirituelle est le second degré fondamental du Verbe : le « Monde de la Création » prototypique (*Olam ha-Beriyah*), qui se situe entre la Transcendance divine et la création comme telle.

Ici, dans son « Immanence transcendante », comme dans sa Transcendance pure, le Verbe est silencieux ; « tout y est Dieu, et Dieu y est tout », dit la Kabbale. C'est lorsque Dieu prononcera Son Verbe au sein du vide, qui sortira de Lui comme Sa propre réceptivité cosmique, que Sa Voix, le Son primordial — créateur, révélateur et rédempteur — se fera entendre et produira les deux mondes de la création universelle. Le ciel et la terre, y compris toutes les combinaisons et articulations des sons, toute la musique des sphères, toutes les expressions audibles des êtres et des choses, sortiront de leur état spirituel. Avant cette prononciation créatrice du Verbe, les choses se cachent indistinctement et silencieusement dans ses trois aspects, eux aussi indifférenciés : sa Présence réelle, sa Forme supra-formelle — principe et prototype de toute forme créée — et sa Réceptivité génératrice, principe immatériel de toute matière cosmique, la *materia prima*. Le Verbe et sa Réceptivité se trouvent figurés dans le Cantique des Cantiques par le « Bien-Aimé » et son « Epousée », que l'on retrouve dans l'Evangile et l'Apocalypse sous les termes « Epoux » — ou « Agneau » ou encore « Esprit » — et « Epouse » — ou « nouvelle Mariée » —. Il s'agit d'un seul et même symbolisme, mais qui implique

plusieurs degrés et que nous allons commenter en utilisant, dans un cas comme dans l'autre, les vocables « Epoux » et « Epouse ». Leur amour et leur union symbolisent d'abord leur unité même dans l'Un, dans Sa Transcendance comme dans Son Immanence, puis la manifestation de leur unité : leur acte unitif, qui produit le cosmos, d'abord dans sa totalité une et spirituelle, puis dans sa multiplicité, à commencer par le « Monde de la Formation » première (*Olam ha-Yetsirah*). Ce monde représente le degré céleste du Verbe impliquant les « sept cieux ». Leurs habitants — âmes, anges et esprits — sont pénétrés du Verbe sonore, de la Voix de Dieu, du Son primordial et de sa musique, audibles à l'état subtil et béatifique.

De là, où les êtres baignent dans l'harmonie du céleste « Heptacorde », le Verbe créateur descend pour actualiser son degré terrestre : il produit et habite l'univers corporel, le « Monde du Fait » sensible (*Olam ha-Asiyah*). Mais dans ce monde, la lumière et la voix du Verbe ne se manifestent plus directement en mode naturel ; elles sont masquées par la matière opaque des corps, depuis la chute d'Adam et la disparition du paradis terrestre. Cependant, le Dieu miséricordieux continue de les manifester aux êtres rivés à la « terre maudite », en mode spirituel et salvifique, par Ses multiples révélations et « descentes ». D'autre part, Son Verbe agit sous les voiles de la nature terrestre : les hommes et le monde entier sonnent, chantent, articulent et invoquent le Verbe, qu'ils le sachent ou non, parce qu'ils sont créés et sans cesse mus par lui. Les quatre règnes terrestres résonnent sous l'effet de la Voix du Verbe, qui les anime et les habite. La pierre qui rencontre la pierre, l'avalanche qui dévale la montagne, se font entendre par elle, comme les vagues de la mer et le tonnerre du ciel. La divine Voix fait chanter les roseaux, elle devient le bruissement des feuilles dans les arbres, elle éclate dans la gorge bénie du rossignol ; et l'homme, qui possède à sa façon les modalités sonores des autres créatures terrestres, se distingue d'elles par la parole, la manifestation naturelle la plus explicite du Verbe en ce bas monde et qui implique la pensée, la « parole intérieure ».

2.

Après avoir abordé succinctement la descente du Verbe de Dieu et de Sa Voix, nous allons en développer les implications essentielles en partant de leur réalité ontologique, révélée dès la première phrase de la Bible et, parallèlement, dès le début de l'Evangile johannique.

« Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre » (*Genèse* I, 1) signifie, selon l'exégèse ésotérique du judaïsme, non pas la création effective, mais la révélation *in principio* ou *in divinis* de ses archétypes. Le premier mot — hébreu — de la Bible, *Bereshith,* « Au-commencement », est, d'après cette exégèse, le « premier Verbe créateur » se révélant en Dieu même. Car Dieu a créé le monde par « dix Paroles » ; la descente du Verbe à partir de son degré suprême et non-manifesté, le monde transcendant, s'effectue par neuf manifestations au sein des trois autres mondes. Ces manifestations du Verbe correspondent aux neuf Paroles créatrices de Dieu, indiquées dans la Genèse par ces mots neuf fois répétés : « Et Dieu dit... » (cf. I, 3-29). La première des dix Paroles est donc le Verbe en soi, le divin « Commencement » de tout ce qui existe, *Reshith,* que l'ésotérisme juif identifie à *Hokhmah,* la « Sagesse » de Dieu, où à *Mahshabah,* Sa « Pensée », appelée aussi Son « Verbe silencieux ». « Lorsque Dieu allait créer l'univers, Sa Pensée embrassait tous les mondes à la fois, et c'est par (la manifestation de) cette Pensée (ou du Verbe en soi silencieux) que tous furent créée, ainsi qu'il est écrit (*Ps.* CIV, 24) : « Tu les a tous faits avec Sagesse (ou : *par (la) Sagesse, be-Hokhmah,* synonyme spirituel de *be-Reshith*). » C'est par cette Pensée, qui est Sa Sagesse (et qui se manifeste comme Parole créatrice) que furent créés et ce monde (terrestre) et le monde céleste... Et Il fit ce monde à l'image du monde d'en haut (du monde céleste, qui est à son tour l'image ou le symbole du monde de l'Immanence divine ; ce dernier est le prototype spirituel de la création, prototype qui, à l'état transcendant, est l'Unité divine des archétypes éternels) ; ainsi, tout ce qui se trouve en haut, possède son analogie en bas... et tout constitue une unité (par

enchaînement causal et identité essentielle). » (*Zohar* II, 20 a)

La substance de cette doctrine juive se retrouve dans le prologue du quatrième Evangile. Cependant, ce dernier montre non seulement l'aspect créateur du Verbe, mais aussi ses aspects révélateur et salvifique. Le Verbe est Dieu même, en tant qu'Il Se révèle à Lui-même en créant et sauvant par Sa Révélation tout ce qui existe. Sa Révélation, c'est Son Verbe, Son Fils, qui, d'une part, demeure éternellement « auprès de Lui » et qui, d'autre part, descend dans tout ce qu'il crée et qu'il fait retourner auprès du Père ; et dans sa descente, il se fait, pour le salut des hommes, « Nom » divin à invoquer et « Chair » et « Sang » humains à sacrifier. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était, au commencement, auprès de Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes... à tous ceux qui le reçurent, il donna pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son Nom... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père... Et c'est de sa plénitude que tous nous avons reçu, et grâce pour grâce... Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui L'a fait connaître. » (cf. *Jean* I, 1-18)

Si le début de la Bible et celui du quatrième Evangile concernent, chacun à sa façon, la doctrine du Verbe, ni l'un ni l'autre ne révèlent explicitement le rapport entre celui-ci et la Voix divine. Ce rapport, qui nous occupe, se dégagera néanmoins, en connexion avec ces textes, de ce qui va suivre. Rappelons d'abord, à cet effet, le passage scripturaire cité au début, à savoir le texte johannique relatif à la « voix du Fils » — ou du Verbe —, voix que les « morts entendront », et « ceux qui l'auront entendue vivront ». C'est donc là une indication du rapport existant entre le Verbe de Dieu et Sa Voix, aussi bien qu'entre celle-ci et la vie. Dans le Verbe de Dieu est Sa Voix et, selon l'Evangile de

saint Jean, la vie ; et la vie est la lumière des hommes. La vie et la lumière s'identifient à la Voix de Dieu, qui est dans Son Verbe. Lorsque le Verbe se manifeste, il se révèle comme une « Voix qui parle » et comme un être vivant qui « ressemble à un Fils d'homme » rayonnant de lumière éblouissante : « J'entendis derrière moi une forte voix, comme le son d'une trompette... Alors je me retournai pour voir quelle était la voix qui me parlait ; et quand je me fus retourné, je vis... quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme... et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force. » (cf. *Apoc.* I, 10-16)

Avant que la divine Voix parle et brille et se personnifie, elle est cachée dans le Verbe silencieux et transcendant, lui-même caché en Dieu et ne faisant qu'un avec Lui. Sa Voix, le Son créateur, révélateur et rédempteur — comparé par la tradition judéo-chrétienne au « son de la trompette » *(qol shophar)* — repose en Lui avec toutes ses possibilités d'expression. Elles sont, symboliquement parlant, comme des ondes immobiles et inaudibles ; des vibrations à la fois sonores, lumineuses et vivifiantes, mais qui ne vibrent pas encore ; des vagues innombrables, qui dorment dans un océan calme, sans rides et sans rivages. Au commencement, cette sonorité intégrale, ce Son primordial, cette Voix universelle repose en Dieu comme une puissance illimitée d'affirmation de Lui-même, comme la pure harmonie d'une musique secrète, comme la luminosité d'un soleil qui ne s'est pas encore dégagé de l'éternelle nuit. Le Verbe silencieux contient toute cette affirmation propre et cachée de Dieu, et toute cette béatitude ineffable, cette beauté invisible, cet amour infini éclate en vie, en lumière et en son, lorsque Dieu prononce Son Verbe.

3.

Le symbolisme biblique du Verbe et, en particulier, celui de sa prononciation créatrice, impliquent comme symboles corrélatifs, non seulement la « Voix » de Dieu, mais encore Sa « Bouche » et Son « Souffle » spirituel — le « Vent *(Ruah)* de Dieu », identique à

Son « Esprit » (*Ruah*), — auquel la cosmologie juive ajoute l'« Air » (*Avir*), identique à l'« Ether » (*Avir*). L'ensemble de ces éléments symboliques est mis en rapport immédiat avec leur objet : la création, dont l'aspect « substantiel », la *materia* — au sens traditionnel du terme —, est symbolisé par la « Terre », et l'aspect « existentiel », la vibration de la Vie, de la Lumière et de la Voix du Verbe, par l'« Eau » ou les « Eaux ».

Tous ces éléments symboliques se rejoignent dans les descriptions imagées suivantes, relatives au passage de la puissance créatrice à l'acte créateur du Verbe. « ... de la « Bouche sacrée » (de Dieu) sort un Souffle (une manifestation spirituelle de Son Verbe transcendant) qui anime la « Petite Figure » (de Dieu : le divin Archétype de la création, la « Forme » supra-formelle et prototypique de Son Verbe ou Fils immanent, le Principe universel de toute forme créée) et (celui-ci anime) tous les êtres d'en bas (toutes les créatures)... Le prophète véritable (Moïse) était inspiré par (le Souffle spirituel,à la fois créateur, révélateur et salvateur du Verbe immanent, Souffle descendant de) la « Bouche de Dieu » (jusqu'en ce bas monde : c'est la manifestation spirituelle) qui est (appelée) le « Souffle extérieur » ; mais l'Esprit (dont le Souffle n'est pas extériorisé et qui s'identifie au Verbe transcendant) de l'Ancien des Anciens (appelé aussi la « Longue Figure » ou l'« Infini ») est caché et mystérieux, et n'est connu que de Lui-même. » (*Zohar* III, 134 b : *Idra Rabba Qadisha*)

Là où Dieu repose en Lui-même, Sa Bouche est fermée ; là où Il passe à l'acte cosmique, elle s'ouvre pour prononcer Son Verbe créateur. Elle est remplie de Son Souffle spirituel ; celui-ci est chaud de Son « Feu » intérieur (de Sa Lumière et de Sa Vie), et il est chargé d'« Air très pur et insaisissable » (de l'actualisation première, indifférenciée, supra-formelle de la *materia prima*). Il y a de l'« Eau » (l'Existence universelle) cachée (ou non manifestée) au fond de Sa Bouche. Mais Dieu, en ouvrant la Bouche, ouvre d'abord l'« Abîme » de la création. Cet Abîme est la vacuité cosmique primordiale ; et celle-ci n'est autre que la « Terre » ou la *materia prima* dans son

actualisation ténébreuse, inintelligible, « sans forme et vide », ainsi que le révèle l'Ecriture : « Et la terre (le cosmos ou sa substance) était (encore) sans forme et vide ; et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme (ou vide cosmique) ; et le Vent (ou Souffle spirituel du Verbe : l'Esprit) de Dieu planait sur la face des eaux (ou possibilités non manifestées de l'Existence universelle. » (*Genèse* 1, 2)

La Voix du Verbe, pleine de lumière et de vie, ne s'est pas encore fait entendre. Elle est précédée de Son Souffle silencieux, qui est de nature spirituelle, active et « paternelle », et qui est chargé, nous l'avons vu, d'« Air très pur et insaisissable », c'est-à-dire de puissance réceptive, plastique et reproductrice ou « maternelle ». De la Bouche divine sortent ainsi *Ruah Elohim*, le « Vent » ou « Esprit de Dieu », et *Avir qadmon*, l'« Air (ou, plus précisément, l'Ether) primordial », objet de la cosmologie kabbalistique. Cet « Air » extériorisé et mu par le « Vent » ou Souffle du Verbe n'est donc pas l'élément sensible du même nom, mais l'Ether ; et, en l'occurrence, il ne s'agit pas non plus de l'Ether en tant que principe commun et immédiat des seuls éléments corporels, mais en tant que principe premier de toute substance ou matière cosmique. L'« Ether primordial » de la Kabbale correspond donc à la *materia prima* qui, en soi, est la Réceptivité propre de Dieu, Son aspect à la fois virginal, féminin et maternel ; c'est la Substance première, indifférenciée et incrée, la Puissance ou Potentialité pure, dont l'actualisation cosmique, due au Verbe, est la *materia secunda*, dans tous ses modes. Ceux-ci sont déterminés par l'un ou l'autre — ou par l'ensemble — des deux aspects fondamentaux de la *materia prima*, à savoir : l'aspect obscur ou inintelligible, symbolisé par la « terre sans forme et vide », qui, n'étant pas encore illuminée et façonnée par le Verbe, est l'« abîme » ou le réceptacle « ténébreux » du cosmos — un autre symbole scripturaire de l'inintelligibilité de la *materia* étant la « nuit » — ; puis, l'aspect lumineux ou intelligible, qui est tel, grâce au *fiat lux* du Verbe pénétrant la « translucidité » ou réceptivité de la *materia prima*, aspect symbolisé par l'« Air très pur et insaisissable ».

Cet « Air » — l'Ether —, exhalé par le Verbe avec son « Souffle » spirituel, est distinct de celui-ci, tout en étant uni à lui, pareil à une épouse qui étreint son époux dans la certitude bienheureuse : « Je suis à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est à moi. » Le Cantique des Cantiques (II, 16) que nous citons ici, permet, nous l'avons dit, de contempler les mystères de la cosmogonie à la lumière du symbolisme sacré de l'amour. La création y apparaît comme le fruit de l'affirmation propre de Dieu : l'Un (*Ehad*) est Amour (*Ahabah*) — et il est remarquable que ces deux termes hébreux aient la même valeur numérique de treize — ; Il est l'Amour, qui Se donne à Lui-même et Se reçoit Lui-même, en Lui-même et dans toutes choses. C'est pourquoi dans l'exégèse que nous allons développer, la Genèse s'entrelace harmonieusement avec le Cantique des Cantiques. Ce dernier montre à merveille le rapport intime, l'union, l'unité profonde même entre le Verbe créateur, sortant de la Bouche de Dieu comme un « Souffle » d'amour, et son Epouse, l'« Air très pur et insaisissable ». L'Epoux donne sa Vie à l'Epouse par son Souffle, qui est pareil à un baiser réveillant la Bien-Aimée d'un sommeil long comme l'éternité. Dès lors, elle n'a qu'un désir : « Qu'Il me donne des baisers de Sa Bouche ! » (*ibid.* I, 2) Et son désir augmente et s'exprime dans l'appel secret : « Lève-toi, Aquilon ! Accours, Autan ! Soufflez sur mon jardin, que ses parfums se diffusent ! » (*ibid.* IV, 16) Le « jardin » de l'Epouse, c'est sa puissance réceptive, dans laquelle s'actualisent toutes les vibrations unitives et créatrices, les « eaux » qui, mues par le divin Souffle du Bien-Aimé, diffuseront des « parfums », des révélations spirituelles, des manifestations béatifiques, des créations parfaites. Et l'Epoux entend l'appel de l'Epouse ; avec ses Baisers, son Souffle ou « Vent » spirituel couvre la face de celle qui est sa mer d'amour inépuisable. « Et le Vent de Dieu se mouvait sur la face des eaux. » (*Genèse* I, 2)

Alors, l'Epouse désire entendre une parole de l'Epoux, une parole « à voix basse », destinée à elle seule ; elle languit après la Parole d'amour qu'il est lui-même, elle veut recevoir le Verbe lumineux tout entier, pour ne faire qu'un avec lui. « Et Dieu dit :

Que la lumière soit ! Et la lumière fut. » (*Genèse* I, 3) C'est la première fois que « Dieu dit » quelque chose, la première fois que le Verbe se prononce. Mais c'est une prononciation purement spirituelle : le Verbe se projette lui-même comme une lumière silencieuse — qui contient, cependant, toutes les paroles spirituelles possibles — dans son unique Bien-Aimé, la *materia prima* ; et ce qui, de lui, reste en elle, c'est non seulement son Esprit d'essence infinie, mais aussi l'empreinte de sa Forme spirituelle et supra-formelle résumant toutes ses Qualités ou Perfections : son image universelle, son sceau sacré. « Place-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras ! » (*Cant.* VIII, 6) Ce « sceau » est donc la révélation première de la divine Perfection et Plénitude du Principe de toute forme, que l'on a comparée à une « sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part ». (1) Cette Sphère lumineuse et illimitée est la Présence réelle de l'Archétype des archétypes de toutes choses, de la « Petite Figure » de Dieu, de Son Fils ou Verbe ; c'est le Soleil suprême descendu vers le cosmos qu'il porte encore en lui-même, à l'état premier, spirituel et divin. Chaque chose, chaque être est en lui comme une étincelle indistincte et identique au Centre qui est partout, identique à la Totalité. Chaque chose, chaque être est ici une lumière de Dieu et Dieu Lui-même, une parole spirituelle du Verbe et le Verbe lui-même. La *materia prima,* dans son actualisation première et indistincte, enveloppe cette divine Plénitude, cette Sphère lumineuse du Verbe, comme une « circonférence qui n'est nulle part », parce qu'elle est pure réceptivité, vacuité à la fois ténébreuse et transparente. « Je suis noire, mais belle » (*ibid.* I, 5), dit-elle, parce que dans ses ténèbres luit la Lumière de son Bien-Aimé, se révèle la Forme de son Epoux, s'imprime la Sphère de leur Béatitude, le Sceau de leur Amour et de leur Union. L'Epouse, qui « était sans forme et vide », a pris forme et plénitude sous la touche de l'Epoux. Elle

---

1. L'on rencontre l'interprétation spirituelle de cette antique formule — attribuée à l'Hermétisme — entre autres chez les Mystiques rhénans du Moyen Age.

a pris la forme la plus belle, celle de son Bien-Aimé, qui se réfléchit dans le miroir de sa propre réceptivité ou féminité. L'Epoux, en se contemplant dans son miroir, s'écrie : « ... ô toi, la plus belle des femmes ! » (*ibid.* I, 8) La Bien-Aimée, son Corps universel, est à la fois le moule et le réceptacle parfait de son Epoux : Elle est tirée de Lui, afin de s'unir à Lui. C'est ici le divin mystère des paroles d'Adam voyant Eve pour la première fois : « Voici, cette fois, celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera femme (*ishah*), parce qu'elle a été prise de l'homme (*ish*). » (*Genèse* II, 23)

Telle est la préfiguration spirituelle du cosmos par le Verbe, par sa Forme universelle et sa Substance créatrice. C'est un immense Soleil dont les rayons n'ont pas encore produit la multitude des créatures. Jusqu'à présent, « Dieu a tout fait pour Lui-même » (*Prov.* XVI, 4) (2) ; Il S'est contemplé dans Son Miroir, Il S'est vu Lui-même comme une pure Lumière spirituelle dans les ténèbres de Sa Réceptivité cosmique. « Et Dieu vit la lumière, (et Il vit) qu'elle était bonne (*vayar Elohim eth-ha'or ki tob*) ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu appela la lumière « jour », et Il appela les ténèbres « nuit ». Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le premier jour. » (*Genèse* I, 4-5) Les ténèbres de la *materia prima* avaient été imprégnées de la Lumière de l'Esprit, au point de prendre la Forme universelle du Verbe. Ainsi s'était produit le « mélange » (*'ereb*), la fusion parfaite de la Lumière avec les ténèbres, de l'Esprit avec la matière primordiale. Mais il n'y eut point de confusion entre l'éternel « Jour », le Principe lumineux, spirituel, positif, et l'éternelle « Nuit », le Principe obscur, matériel et négatif. « Dieu sépara la lumière », le Bien qu'il est Lui-même dans la perfection de Sa Réalité, « d'avec les ténèbres » de Sa propre Réceptivité, qui permettent le mal ; mais il faut ajouter que si le mal naît des ténèbres de la Réceptivité, il se dissout dans la même Réceptivité, lorsqu'elle est ouverte et unie au Bien. « Et il y eut

2. Nous rendons ici le Nom YHVH, qui désigne l'Essence divine, par « Dieu », et le ferons tout au long des pages qui suivent et qui n'exigent pas l'indication particulière du Tétragramme. *Mâyâ.*

un soir (*'ereb,* mot composé des mêmes lettres que *'ereb,* « mélange ») », c'est-à-dire qu'il y eut mélange ou fusion entre le « Jour » ou l'Esprit et la « Nuit » ou la *materia prima,* « et il y eut un matin (*boqer,* mot ayant les mêmes lettres ou consonnes que *biqer* — *bqr* —, « contrôler », « critiquer »), c'est-à-dire qu'il y eut discernement entre les ténèbres et la lumière. « Ce fut le *premier jour* », *yom ehad,* littéralement : « le jour un », l'unité primordiale et parfaite — mais sans confusion — entre l'Esprit et la matière.

4.

L'unité primordiale de l'Esprit et de la matière comprend toutes les possibilités de la création à l'état parfait ; c'est l'unité des « eaux » cosmiques avant leur passage à l'existence multiple. « Et Dieu dit : Qu'il y ait une étendue (*raqiya'*) entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. » (*ibid.* I, 6) Il s'agit de leur séparation en « eaux supérieures » ou métacosmiques — les réalités de la Transcendance et de l'Immanence divines — et en « eaux inférieures » ou cosmiques — les possibilités actualisées de la création céleste et terrestre —. « Et Dieu fit l'étendue, et Il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue ; et cela fut ainsi. » (*ibid.* I, 7) Dieu fit l'« étendue » en dégageant la *materia prima,* symboliquement parlant, de son étreinte avec l'Esprit, afin qu'elle s'étendît, comme *materia secunda,* au-dessous de lui, prête à recevoir la semence de la création multiple et à donner naissance aux « eaux inférieures » avec tout ce qu'elles comportent. « Et Dieu appela l'étendue Ciel. » (*ibid.* I, 8) Celle qui était Sa « terre », devint le « ciel » des créatures, la « surface des eaux » inférieures, sur laquelle retentit — selon *Ps.* XXIX, 3 — la « Voix de Dieu », le Son primordial, créateur, révélateur et rédempteur du Verbe. « C'est la Voix de mon Bien-Aimé ! Voici, il vient... » (*Cant.* II, 8), et sa puissance créatrice, qui s'est d'abord manifestée par l'actualisation de la seule Sphère lumineuse du Cosmos, passe maintenant à l'acte créateur multiple.

Le Souffle spirituel du Bien-Aimé produit sur l'Etendue sans bornes de l'océan d'amour qu'est son Epouse, des vagues innombrables : toutes les vibrations à la fois spirituelles et existentielles de la Création, toutes les ondes à la fois lumineuses et sonores du Cosmos, tous les mondes, les êtres et les choses, dans leur premier état céleste. Avec le Souffle du Bien-Aimé est descendu son Influx lumineux dans l'Epouse ; et lorsque sa lumière l'a touchée, il s'est produit le Son premier et universel : un seul Cri extatique partagé par l'Epoux et sa Bien-Aimée, par toutes leurs vibrations d'amour qui sont les esprits, les anges et les âmes, par toutes les créatures naissantes. Ce Cri d'amour *crée, illumine et délivre ; il anime*, unit et tue : il absorbe le créé en l'Incréé, le fini en l'Infini. « Car l'amour est fort comme la mort. » (*Cant.* VIII, 6)

Et « les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront ». Les êtres sont sortis de sa voix une première fois, à la surface des eaux, et en Le voyant ils sont morts en Lui d'amour, afin de vivre en Lui éternellement. La création différenciée eût été impossible, si le Verbe n'eût pas élevé sa voix une deuxième fois en réalisant sa parole : « ... tous ceux qui sont dans les sépulcres (de leur union avec Dieu) entendront sa voix, et ils en sortiront » pour descendre dans les profondeurs de l'océan cosmique. Ainsi, « il y eut un soir » où l'Epouse, la Réceptivité divine, attira et résorba toutes ses créatures dans la « nuit » de ses « noces » avec l'Epoux, « et il y eut un matin », une nouvelle naissance de la création. « Ce fut le deuxième jour » (*yom sheni*), dit la Genèse (I, 8), *SHeNI*, « deuxième », ayant les mêmes lettres que *SHoNI*, « différence », « dissemblance » : le jour de la dualité ou séparation achevée entre le créé et l'Incréé. Cette seconde séparation se distingue de la première qui, elle, débouche immédiatement sur l'union avec l'Un. Là où les êtres sortent pour la première fois de Dieu, ils retournent à Lui sans tarder. Dans le premier état céleste, appelé par la tradition juive, le « septième ciel » ou le ciel du Messie, ou encore *Araboth* (« Mélanges »), tout ce qui se sépare de l'Un ne le fait que pour s'unir à Lui. Là, Son Acte créateur

et Son Acte rédempteur sont vécus comme une seule et même réalité : c'est le ciel de la pure grâce, que « le Saint, béni soit-Il, aime plus que tous les autres cieux et qu'Il se complaît à parfaire de suprême beauté » (*Zohar* II, 165 a). Ce n'est donc qu'à partir de leur seconde sortie hors de Lui, qui correspond au second état céleste, au « second jour » achevé, ou au « sixième ciel », — celui de Moïse, de la Loi cosmique, du Discernement des esprits, — que les êtres descendent au sein de la création pour y parcourir leur chemin prédestiné.

(*à suivre*)

Leo SCHAYA

LES LIVRES

Matgioi, *La Voie rationnelle,* Les Editions traditionnelles, 1974.

Dans la renaissance de l'idée d'une « source primordiale et traditionnelle de toute connaissance », l'œuvre de René Guénon a été précédée, comme il l'a lui-même écrit, par celle d'Albert Puyou, marquis de Pouvourville, qui de 1883 à 1893 a rempli au Tonkin, sous l'uniforme d'officier, plusieurs fonctions administratives.

Curieux de pénétrer la pensée des populations qu'il inspectait, il fut peu à peu séduit par l'esprit métaphysique du taoïsme et fut entraîné à lire des manuscrits, à rechercher la conversation des lettrés capables de l'aider dans la difficile compréhension de ces textes, jusqu'à ce qu'il ait eu la bonne fortune de rencontrer un maître, qu'il vit tous les soirs et qui le jugea digne de recevoir l'initiation, lors de son affiliation à une société secrète, où il prit le nom de Matgioi (*l'Œil du Jour*). De retour en France il eut souci de répandre les connaissances qu'il avait eu le privilège de recevoir. Avec Léon Champrenaud, qui avait pris le pseudonyme de Théophane, il publia une revue, *La Voie,* qui devait durer trois années, puis en 1905 *La Voie métaphysique,* qui dans son esprit devait être la première partie d'une trilogie, consacrée d'abord aux principes de la Tradition, puis en 1907 *La Voie Rationnelle,* consacrée à la systématisation de la Tradition sous la forme du Taoïsme, enfin une troisième partie, qui ne fut jamais écrite, et qu'il devait consacrer à l'adaptation politique et sociale de cette Tradition par Kongtseu, appelé Confucius par les missionnaires chrétiens.

Ce n'était pas bien entendu la première fois que le Taoïsme était présenté aux lettrés français. Un quart de siècle auparavant un autre administrateur colonial, P.L.F. Philastre, dont l'activité d'érudition avait ruiné la carrière diplomatique, avait publié pour la première fois la traduction du *Yi-King,* en deux gros volumes in-8, des *Annales du Musée Guimet* (1885-1893).

Mais ce qui distinguait l'œuvre de Matgioi, c'était l'extrême simplification et la lucidité de son exposé qui mettait en valeur, comme il l'a exprimé lui-même, « l'universalité de la synthèse, la généralité des termes », dont les idéogrammes chinois permettent l'expression.

René Guénon a beaucoup insisté sur le caractère purement métaphysique de la *Voie Rationnelle,* purgée de cette douteuse contagion sentimentale qui adultère toutes les religions occidentales.

Cette troisième édition de l'œuvre de Matgioi a été complétée comme le fut la seconde par deux appendices importants : le premier est la description d'une cérémonie d'investiture initiatique, extraite d'une œuvre de Matgioi intitulée *« De l'autre côté du mur ».* Le second présente les principales parties d'un discours que le chef d'une organisation initiatique prononça pour un disciple en partance pour l'Occident. On peut supposer que ce fut celui que Matgioi lui-même entendit, à l'occasion de son retour en France et qu'il publia sous le titre les *Adieux du Sage* dans la revue *La Voie,* qu'il venait, comme nous l'avons dit, de fonder avec Léon Champrenaud.

Albert de Pouvourville fut ainsi un des premiers occidentaux à comprendre et à dénoncer les défauts de la civilisation moderne et à préparer un rapprochement spirituel entre l'Orient et l'Occident.

L.B.

LES REVUES

La nouvelle revue *Hamsa* est l'organe littéraire d'un centre d'études et de recherches, et d'une équipe qui se définit comme ayant choisi, à l'exclusion de toute autre, la voie de la vie intérieure : « Tout en observant une pro- « fonde tolérance à l'égard des opinions les plus diverses, « Hamsa se place à l'écart de tout débat d'ordre « tempo- « rel » (politique, économique ou autre), car ses seules « préoccupations sont d'ordre « spirituel » ; le but que « nous vous proposons pouvant se résumer ainsi : retrou- « ver en tant qu'hommes notre vraie place dans l'univers, « nous remettre en harmonie avec les lois cosmiques ».

« Se remettre en harmonie avec les lois cosmiques est, on en conviendra, une manière vien vague et insuffisante de concevoir cette « vie intérieure » qui est, *a fortiori*, sans rapport aucun avec la réalisation métaphysique. La « profonde tolérance à l'égard des opinions les plus diverses » conduit, hélas, l'équipe Hamsa à accueillir sans aucun discernement les doctrines les plus contestables, relevant de manière caractéristique de la pseudo-tradition. Bien que, dans l'éditorial qui figure en tête du premier numéro, il soit fait référence à René Guénon à propos du nom même de Hamsa adopté par la revue, il va sans dire que les activités littéraires et autres de l'équipe en question sont dépourvues de tout caractère traditionnel, et ne relèvent que la fantaisie individuelle de ses membres. A titre d'exemple, il semblerait que les seules tentatives faites pour « se mettre en harmonie avec les lois cosmiques » se réduise en définitive à l'organisation chronique de petites excursions à des dates et en des lieux censés correspondre à un « ensemble symbolique ». Ainsi l'Association Hamsa inaugurait « le Dimanche 13 mai 1973 un nouveau cycle de sorties culturelles ; et ce au célèbre château de Gisors. » (1) Le 24 juin, elle « amenait en autocar ses nombreux amis à Chartres afin de célébrer la Saint Jean en décryptant le

(1) On nous fait observer à ce propos que le mois de mai évoque la Vierge Marie et Maya, que le nombre 13 correspond à la mort initiatique, que ce 13 mai était la fête de Jeanne d'Arc et surtout que le drame templier avait débuté juste 666 ans auparavant. Or Gisors n'est-il pas « un des châteaux secrets de l'Ordre Templier » et même, éventuellement, « le chakra coronal de la France » ? Nul doute que les amateurs aient goûté là quelques bons moments cosmiques.

message de la cathédrale », tandis que le 31 décembre quelques membres de l'équipe passaient, on ne sait trop pourquoi, le « nouvel an à Montségur ».

Le contenu littéraire de la revue est sans grand intérêt doctrinal. Du moins peut-on relever que Guénon est cité quelquefois, et toujours avec sympathie. Toutefois l'équipe Hamsa ne semble pas s'être fait de son œuvre une idée bien précise. On trouve même, à la page 24 du premier numéro cette référence assez étonnante : « *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, ouvrage qui fait suite à *La Crise du Monde Moderne*... et qui, selon Raymond Abellio, est un des livres les plus importants de Guénon. » Qu'il nous soit permis d'émettre un vœu bien amical : que les membres de l'équipe Hamsa acquièrent de l'œuvre de Guénon une connaissance suffisamment directe et approfondie pour pouvoir juger par eux-même quels sont ses ouvrages les plus importants. Ils pourront alors aussi, souhaitons-le, prendre conscience de l'incompatibilité radicale entre les doctrines métaphysiques traditionnelles exposées par Guénon et les conceptions prétentieuses et non fondées de M. Abellio dont le deuxième numéro de *Hamsa* nous donne un triste échantillon. (2)

On trouve par contre dans le troisième numéro (automne-hiver 1973) un *entretien avec René Barjavel* qui contient des choses mieux venues et même parfois excellentes ; notamment sur Guénon, sur la nécessité de « retrouver la Tradition... la vérité », sur la tradition orale « la seule à être fidèle en ce qui concerne la vérité », sur l'état actuel du Catholicisme « je vois avec désespoir le Catholicisme devenir protestant », sur le moment cyclique que nous vivons : « il va falloir traverser des événements difficiles... on ne peut le faire qu'en étant un petit groupe et en se serrant les coudes. »

Un nouveau numéro, qui semble ne donner aucune indication de date ou de numérotation permettant de le situer par rapport aux précédents, et consacré à « L'Ere du Verseau », est, quant à lui, tout à fait décevant. Les rêveries et fantaisies de feu Paul le Cour sur ce sujet y sont reprises à longueur de pages, et avec complaisance. Si habitué que l'on soit, à propos de Guénon, de lire certaines énormités, on ne peut se défendre d'une certaine surprise lorsqu'on découvre, à la page 33, son nom cité en référence à côté de celui de l'ancien collaborateur d'*Atlantis*. C'est assuré-

---

(2) Il paraît, selon M. Abellio, qu' « aujourd'hui nous sommes à une époque où justement le symbolisme doit être mis en cause. Car c'est une façon de comprendre, un mode de connaissance qui risque d'être détourné ou retenu en arrière (*sic*) dans une version seulement poétique... le symbolisme aujourd'hui peut être pris comme une façon quasi-réactionnaire de considérer la Gnose. ». M. Abellio ignore — ou feint d'ignorer — que, dans la mesure où il est traditionnel, le symbolisme est infaillible.

ment très flatteur pour la mémoire de ce dernier, mais l'on doute que Guénon ait apprécié cette plaisanterie vraiment un peu grosse.

La présentation soignée et même luxueuse de la revue *Hamsa* mérite d'être mentionnée. Les illustrations sont admirablement reproduites et les couleurs du plus bel effet. Quel dommage que tant d'efforts soient mis au service d'une iconographie farfelue et de montages photographiques qui ne sont pas toujours du meilleur goût.

Charles-André GILIS.

M. Denys Roman nous communique l'information suivante :

Nous avons appris avec beaucoup de douleur la mort récente de M. Frans Vreede, dont nous avons mentionné tout dernièrement les communications à la Loge « Villard de Honnecourt ». Ainsi donc, le témoignage rendu par lui au Maître qui avait été aussi son Frère et son ami prend il caractère d'un « testament spirituel » d'une singulière gravité.

D.R.

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie SAINT-MICHEL, 5, Rue de la Harpe - Paris (5e) 2ème trimestre 1975